

Le rôle de Gadès dans l'implantation phénicienne en Espagne

G. Bunnens - Bruxelles

[The geographical environment of Gades sets it apart from the Phoenician settlements discovered in Spain during the last decades, which are all on the southern coast of Andalusia. This observation leads to the conclusion that the foundation of Gades may have served another purpose than that of the remaining Phoenician settlements: probably a purely commercial function for the early Gades and a mixed character –both commercial and colonial– for the other Phoenician settlements.]

Gadès passe pour être le plus ancien et le plus important des établissements phéniciens d'Espagne. Pourtant, son rôle dans le mouvement de l'expansion phénicienne n'est pas très clair. Ni l'époque, ni les causes, ni les circonstances de sa fondation ne sont connues, pas plus que ses rapports, politiques ou économiques, avec les autres établissements phéniciens de la péninsule. Non seulement la documentation est trop rare pour éclairer tous ces points d'un jour suffisant, mais elle pose en outre de délicats problèmes d'interprétation.

Pour Gadès, comme pour l'ensemble de l'expansion phénicienne en Méditerranée, le problème central, on le sait, est celui de l'inclusion des données archéologiques dans le cadre général que dessinent les sources historiques. Je voudrais faire ici quelques observations sur chacune de ces catégories de sources et terminer par quelques considérations d'ordre géographique.

Voyons d'abord les sources historiques¹. Dans le cas de Gadès, elles sont toutes constituées par des auteurs grecs et latins. Or, on a pris l'habitude de considérer ceux-ci comme fournissant des données brutes, à accepter telles quelles ou à repousser en bloc suivant leur plus ou moins grand accord avec d'autres sources, en particulier les sources archéologiques. C'est perdre de vue que les oeuvres de ces auteurs s'insèrent dans une tradition culturelle qui en détermine non seulement la forme, mais parfois aussi le contenu. Certes les historiens anciens cherchent à présenter des "faits", mais ils les présentent en obéissant à des préoccupations et en se soumettant à des modes de penser qui les remodelent. Ceci est vrai pour presque tous les sujets qu'ils ont traités et particulièrement pour leurs tentatives de reconstitution des périodes les plus anciennes –disons pour les temps antérieurs au VI^e s.– où l'absence de documents facilement utilisables laissait le champ libre à des

1. Je reprends ici certains éléments d'une discussion que j'ai menée plus en détail dans *L'expansion phénicienne en Méditerranée. Essai d'interprétation fondé sur une analyse des traditions littéraires*. Bruxelles/Rome 1979.

méthodes assez éloignées du rationalisme scientifique. Il faut donc s'interroger sur les préoccupations qui ont animé les historiens anciens avant d'utiliser les renseignements qu'ils transmettent.

Plusieurs textes, formant un groupe cohérent, situent les fondations de Gadès et d'Utique un peu avant 1100 avant notre ère². Cette cohérence pourrait, à première vue, garantir l'authenticité de l'information, de sorte que le problème consisterait seulement à expliquer l'hiatus existant entre cette date et celle des plus anciens vestiges phéniciens retrouvés en Espagne. Une critique plus attentive permet cependant de poser le problème différemment³.

Un premier élément doit attirer l'attention: l'association de Gadès et d'Utique. Elle montre que les textes qui l'évoquent ne sont pas consacrés uniquement aux Phéniciens en Espagne. Ils traitent d'un autre sujet. Le deuxième élément est le contexte dans lequel ces fondations sont évoquées. Il ne s'agit pas toujours de récits consacrés directement aux Phéniciens, mais de discussions dont la clef est apparemment fournie par Strabon.

Strabon, qui, au I^{er} siècle de notre ère, est le premier auteur classique à fournir une évaluation chronologique, vague il est vrai, des premières navigations phéniciennes (peu après la guerre de Troie), intervient dans une querelle érudite portant sur le caractère scientifique des oeuvres d'Homère et il prend place parmi ceux qui en défendent la valeur scientifique: Strabon croit qu'Homère aurait eu des connaissances précises et exactes de la géographie de la Méditerranée occidentale. Pour le démontrer, il énumère les voyageurs qui auraient pu fournir des informations au poète, particulièrement Héraklès, qui fit une expédition au pays des Hespérides, et les Phéniciens, qui apparaissent dans plusieurs passages de ses oeuvres⁴.

Strabon, ou sa source, prépare ainsi le terrain à une plus grande systématisation de ces données. En effet, la double association des Phéniciens avec Héraklès, d'une part, et avec les temps postérieurs à la guerre de Troie, d'autre part, sera retenue et utilisée par d'autres auteurs pour fixer en chronologie absolue la fondation des premiers établissements phéniciens d'Occident. On choisira une ville illustre dans chacune des grandes régions fréquentées par les Phéniciens, l'Ibérie et la Libye, et on datera les fondations de Gadès et d'Utique de l'époque, quelque peu postérieure à la guerre de Troie, où les Héraklides, autres successeurs d'Héraklès, étaient sensés être entrés sur la scène de l'histoire⁵. Le retour des Héraklides ayant été placé quatre-vingts ans après la prise de Troie, laquelle selon le système le plus couramment admis, se serait produite en 1184/3, les fondations de Gadès et d'Utique seront situées aux environs de 1104/3.

Le souci des auteurs classiques ne semble donc pas avoir été de rechercher et d'utiliser des renseignements nouveaux sur la fondation de Gadès, mais d'insérer celle-ci dans un schéma chronologique satisfaisant pour des esprits curieux d'histoire. Les méthodes utilisées pour y parvenir sont les mêmes que celles qu'ils ont appliquées au passé mythologique. Leur source, cependant, ne semble pas être des documents authentiques, mais une controverse autour d'Homère.

Pourquoi avoir choisi Gadès pour symboliser l'implantation phénicienne en Espagne? Peut-être parce que la ville s'est effectivement révélée importante très tôt. Toutefois, rien ne semble avoir été connu de sa plus ancienne histoire. Les premières mentions de Gadès figurent chez Pindare (*Ném.*, IV, 112) et Hérodote (IV, 8) qui ne disent rien de son passé. Quant au récit de sa fondation, conservé par Strabon, il n'a visiblement d'autre but que de défendre la localisation, contestée, des fameuses Colonnes d'Héraklès à Gadès même⁶. En revanche, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que le principal élément qui ait marqué les imaginations à son sujet est la présence d'un temple d'Héraklès⁷. Si bien que l'on est amené à se demander si ce n'est pas la

2. Velleius Paterculus, I, 2, 3; Pomponius Mela, III, 6 (46); Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 40 (216); Pseudo-Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 134.

3. Cf. *L'expansion phénicienne...* partic. pp. 316-17.

4. Cf. Strabon, I, 1, 4, C 2; III, 2, 13, C 149 et 150; III, 2, 14, C 150.

5. Le synchronisme entre le retour des Héraklides et les fondations de Gadès et d'Utique est établi par Velleius Paterculus, I, 2, 3, cf. *L'expansion phénicienne...* pp. 199-202.

6. Strabon, III, 5, 5, C 169-170, cf. *L'expansion phénicienne...* pp. 193-94.

7. Voir, entre autres, les textes cités dans *L'expansion phénicienne...*, n. 348, pp. 388-89.

célébrité de ce temple, fort grande à l'époque classique, plutôt que l'ancienneté et l'importance de la ville, qui a attiré l'attention des historiens grecs et latins. N'auraient-ils pas repoussé dans le passé le plus lointain la situation qu'ils avaient sous les yeux?

Ceci n'exclut évidemment pas la possibilité que Gadès soit réellement une fondation ancienne. Simplement, les informations des auteurs anciens sont difficiles à utiliser pour l'affirmer.

Passons aux données matérielles. La présence de la ville moderne empêche toute fouille de quelque envergure. On en est réduit à des trouvailles sporadiques de provenance parfois incertaine. Les plus anciennes pourraient dater du VIII^e siècle., bien qu'aucune trace d'installation urbaine n'ait encore été repérée pour la même époque⁸. Par contre, l'archéologie atteste de manière indubitable l'existence d'établissements phéniciens plus loin à l'est, sur la côte méditerranéenne de l'Andalousie, à une époque que l'on situe aux VIII^e et VII^e siècles⁹.

La chronologie de ces établissements appelle cependant quelques remarques générales. Elle est entièrement fondée sur la céramique. Or, la chronologie de la céramique phénicienne d'Occident, du moins celle des époques les plus anciennes, est encore relativement imprécise. Les dates absolues sont fournies par la céramique grecque qui est associée au matériel phénicien¹⁰. Ceci entraîne deux conséquences. L'une est le caractère nécessairement approximatif de la datation de la céramique phénicienne, car les tessons grecs, pas toujours très abondants, peuvent appartenir aussi bien aux premiers qu'aux derniers temps d'existence du niveau dans lequel on les a retrouvés et la céramique phénicienne peut s'en trouver rajeunie ou vieillie dans une notable mesure. L'autre conséquence est la constitution de la chronologie céramique des Phéniciens d'Occident en un système dont les bases sont celles de la chronologie grecque. Or, d'une part, les synchronismes dûment attestés entre l'histoire grecque archaïque, antérieure au VI^e siècle, et l'histoire orientale sont rares pour ne pas dire inexistantes — ce qui interdit les recoupements d'un système à l'autre —, et, d'autre part, la chronologie grecque, à la différence de la chronologie orientale, est d'autant plus imprécise que l'on remonte vers le début du III^e millénaire. Ceci revient à dire que les dates absolues calculées dans un système n'impliquent pas inéluctablement une contemporanéité avec des événements datés du même moment dans l'autre système. Une bonne illustration de cette inadéquation pourrait être fournie par l'épigraphie. L'époque si controversée des plus anciennes inscriptions phéniciennes de Sardaigne¹¹ ne prête peut-être à tant de discussions que parce que les dates qu'indiquent leur paléographie reposent sur la chronologie orientale, alors que c'est la chronologie grecque qui fournit les dates apparemment plus récentes du milieu archéologique auquel on les rattache. La chronologie des vestiges phéniciens d'Occident paraît donc n'avoir qu'une valeur indicative. Il faut sans doute admettre une marge d'erreur qui peut comprendre plusieurs dizaines d'années.

Ces réserves faites, on retiendra que certains des plus anciens témoignages d'une présence phénicienne à Gadès pourraient dater du même moment que celui où se fondaient d'autres établissements phéniciens à l'est du détroit de Gibraltar. Nous admettrons, jusqu'à plus ample informé, que cette époque est le VIII^e siècle.

Quels rapports Gadès entretenait-elle avec les autres fondations phéniciennes? Un coup d'oeil à la géographie permet quelques observations intéressantes.

8. Cf. H. Schubart, "Phönizische Niederlassungen an der Iberischen Südküste", dans H.G. Niemeyer, éd., *Phönizier im Westen*. Mainz 1982, pp. 210-11. Les plus anciens témoignages de la présence phénicienne en Espagne sont discutés par J.M.^a Blázquez, *Tartessos y los orígenes de la colonización fenicia en Occidente*. Salamanca 1975², *passim*.

9. Un tableau récent des découvertes est brossé par H. Schubart dans l'article cité à la note précédente.

10. C'est encore la méthode utilisée dans le travail récent, et par ailleurs remarquable, de G. Maass-Lindemann, "Die Entwicklung der westphönikischen Keramik im 7. und 6. Jh. v. Chr.", dans G. Maass-Lindemann, *Toscanos. Die westphönikische Niederlassung an der Mündung des Río de Vélez*. Berlin 1982, pp. 127-223.

11. Cf., récemment, E. Lipiński, "Tartessos et la stèle de Nora", dans *Deuxième Congrès international d'études des cultures de la Méditerranée occidentale*. Barcelone 1978, pp. 71-77; W. Röhlig, "Paläographische Beobachtungen zum ersten Auftreten der Phönizier in Sardinien", dans *Antidoron Jürgen Thimme*. Karlsruhe 1983, pp. 125-30.

Une des grandes acquisitions de la recherche récente est d'avoir montré que, du point de vue de l'expansion phénicienne, le sud de l'Espagne se trouvait divisé en deux grandes zones: d'une part le bassin du Guadalquivir ainsi que la région de Huelva et des Río Tinto et Río Odiel, avec lesquels les Phéniciens ont commercé sans y fonder d'établissements permanents, d'autre part la côte méditerranéenne de l'Andalousie, où ils se sont établis en plusieurs endroits¹². Certes, les progrès de la recherche pourront nuancer ce tableau, par exemple en révélant des établissements phéniciens à l'ouest du détroit de Gibraltar, mais il ne semble pas que ses grandes lignes doivent être remises en cause. Et ceci fait ressortir toute la singularité de Gadès, seul établissement phénicien, dans l'état actuel de nos connaissances, à occuper une position aussi occidentale. Or, si Gadès jouait réellement, comme on le croit, un rôle dominant parmi les Phéniciens d'Espagne, on s'attendrait à la trouver située plus près des autres établissements phéniciens, de manière à jouer plus facilement son rôle de centre –dans tous les sens du mot– politique et de "poumon" économique.

Ce n'est pas seulement la position de Gadès qui étonne. Celle des autres établissements ne peut manquer de laisser perplexe également. On reconnaît à ces fondations une fonction essentiellement commerciale: elles appuieraient le commerce phénicien avec les centres "tartessiens" du bassin du Guadalquivir. Or, elles en sont séparées par une barrière montagneuse qui gêne les relations avec ces centres. Une localisation plus proche de l'embouchure du Guadalquivir, comme celle de Gadès, aurait assurément facilité les contacts. Pourquoi avoir choisi une région moins favorisée?

On peut même s'interroger sur la destination essentiellement commerciale de ces fondations.

La mieux connue est Toscanos, à l'embouchure du Río Vélez¹³. Les ossements d'animaux retrouvés sur le site semblent indiquer que ses habitants pratiquaient l'élevage d'animaux destinés à la consommation. Il pourrait évidemment s'agir d'animaux achetés aux autochtones, mais les espèces identifiées, notamment la poule, inconnue jusque là en Espagne, semblent indiquer que les éleveurs étaient les gens de Toscanos eux-mêmes. En outre, certains de ces animaux, des bovidés, semblent avoir été utilisés comme force de travail, à en juger par l'âge auquel ils ont été abattus. Ceci suggère une activité agricole secondée par des boeufs de labour. De fait, la terre arable ne manque pas aux abords de Toscanos et des autres sites phéniciens de la région. Leur population aurait donc pourvu elle-même à sa subsistance. Cela impliquerait qu'un certain pourcentage d'entre elle ne pouvait s'adonner au commerce.

Une autre fraction de la population devait se livrer à des activités artisanales. On a retrouvé, non seulement à Toscanos mais aussi à Moro de Mezquitilla, des vestiges d'ateliers métallurgiques¹⁴, trop maigres cependant pour juger de l'ampleur de leur production: fabrique de clous pour l'usage local ou orfèvrerie de luxe destinée à l'exportation? D'autre part, des restes de murex, cassés de la même manière que celle qu'utilisaient les producteurs de pourpre, permettent de croire à l'existence d'une industrie lainière ou textile. Sans doute aussi fabriquait-on de la céramique: non seulement la vaisselle de tous les jours, mais aussi la belle céramique rouge exportée chez les peuples autochtones. Ce sont d'ailleurs les Phéniciens qui auraient introduit l'usage du tour de potier en Espagne du sud.

Le commerce, enfin, a lui aussi laissé des traces. Des importations venues de Méditerranée centrale et orientale attestent de contacts non seulement avec la Phénicie mais aussi avec les régions intermédiaires. Le grand bâtiment de Toscanos connu sous le nom de "Gebäude C", sans doute construit vers 700, suppose

12. Voir les vues d'ensemble dressées par H. Schubart, "Phönizische Niederlassungen an der Iberischen Südküste", dans H.G. Niemeyer, éd., *Phönizier im Westen*. Mainz 1982, pp. 207-31, et M.E. Aubet Semmler, "Zur Problematik des orientalisierenden Horizontes auf der Iberischen Halbinsel", *ibid.*, pp. 309-332, qui renvoient aux études antérieures.

13. Mise au point récente: H.G. Niemeyer, "Die phönizische Niederlassung Toscanos: eine Zwischenbilanz", dans H.G. Niemeyer, éd., *Phönizier im Westen*. Mainz 1982, pp. 185-206.

14. Outre H.G. Niemeyer, *art. cit.*, pp. 200-202, voir I. Keemann - H.G. Niemeyer - F. Golschani, "Schlackenfunde von Toscanos", dans *MM*, 24(1983)65-75; H. Schubart, "Morro de Mezquitilla. Vorbericht über die Grabungskampagne auf dem Siedlungshügel an der Algarrobo-Mündung", *ibid.*, pp. 109-10.

d'ailleurs une capacité d'entreposage qui, quelle que soit la marchandise entreposée, dépasse les nécessités de la consommation domestique.

Les activités de la population de Toscanos, et vraisemblablement aussi celles des autres établissements phéniciens de la côte andalouse, présentent donc un caractère mixte assez différent de ce que devraient être les occupations d'un comptoir commercial, où la plus grande partie de la population est normalement engagée dans les opérations d'échanges et s'en remet, pour les besoins de la vie quotidienne, aux ressources locales¹⁵.

Les Phéniciens qui ont fondé ces sites semblent en outre s'être établis à demeure sur la côte espagnole. Cela ressort de l'existence de nécropoles qui remontent au moins au VII^e siècle, sinon au VIII^e¹⁶. Les sépultures retrouvées à Trayamar et Almuñécar, par exemple, ne peuvent être celles de marchands décédés accidentellement au cours d'un voyage. Il s'agit de caveaux soigneusement bâtis et parfois pourvus d'un mobilier funéraire précieux: sépultures de gens riches qui avaient décidé de vivre, et de mourir, loin de la Phénicie.

Ces établissements ne ressemblent donc pas à de simples comptoirs abritant des marchands venus y séjourner le temps de traiter leurs affaires, mais à de véritables petites villes comprenant une population diversifiée et établie à demeure. On ne devrait pas hésiter à les qualifier de colonies¹⁷, malgré la modestie de leurs dimensions.

Revenons à Gadès. Non seulement elle se trouve relativement isolée et décalée vers l'ouest par rapport aux fondations de la côte andalouse, mais son environnement est différent. Ici, pas de montagne pour isoler le site des régions intérieures, mais au contraire l'estuaire d'un fleuve, le Guadalete: position insalubre peut-être¹⁸, mais excellente pour les communications avec la péninsule. Pas de terroir cultivable à proximité immédiate, mais, compte tenu de la prédilection des Phéniciens pour les îles et presqu'îles, l'emplacement le plus favorable que l'on puisse trouver à une distance raisonnable du bas Guadalquivir et de la région de Huelva. En bref, Gadès remplit beaucoup mieux que les établissements de la côte andalouse les conditions nécessaires à l'installation d'un comptoir pour le trafic avec les centres "tartessiens" du sud de l'Espagne.

On peut donc se demander si telle n'était pas sa vocation primordiale et si sa fondation n'avait pas répondu à des préoccupations différentes de celles qui ont conduit à l'occupation des sites établis plus à l'est. La région de Huelva et du bas Guadalquivir était avant tout une région de commerce pour les Phéniciens qui ne paraissent pas y avoir fondé d'établissements permanents. Ceux-ci n'étaient d'ailleurs pas nécessaires dans la mesure où les marchands pouvaient séjourner parmi les populations avec lesquelles ils commerçaient. Toutefois un comptoir établi en bordure de ce domaine pouvait rendre d'utiles services, en particulier comme point de concentration des marchandises importées ou exportées. Point n'était besoin, pour celui-ci, d'un accès facile à des terres cultivables.

15. C.R. Whittaker, "The Western Phoenicians: Colonization and Assimilation", dans *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 20(1974)58-79, pense que la recherche de terres cultivables a joué un rôle considérable dans la colonisation phénicienne. Le besoin de ressources agricoles pour le développement des communautés coloniales est une évidence qui ne demande aucune démonstration, mais en faire un des mobiles essentiels de l'expansion phénicienne est contredit par la configuration des principaux sites, de Carthage à Gadès en passant par Motyé et Nora, que les Phéniciens ont occupés. Yu.B. Tsirkin, "Economy of the Phoenician Settlements in Spain", dans E. Lipiński, éd., *State and Temple Economy in the Ancient Near East*, II. Leuven 1979, p. 548, est beaucoup plus mesuré dans son appréciation de l'importance des terres cultivables dans la vie économique des Phéniciens d'Espagne.

16. Sur celles-ci, outre l'article de H. Schubart déjà cité aux nn. 8 et 12, voir I. Negueruela, "Zur Datierung der westphönizischen Nekropole von Almuñécar", dans *MM* 22(1981)211-228, qui fait remonter la nécropole d'Almuñécar à la fin du VIII^e siècle.

17. Ainsi fait M.E. Aubet Semmler, "Aspectos de la colonización fenicia en Andalucía durante el siglo VIII a.C.", dans *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, III. Rome 1983, pp. 815-24.

18. Ainsi que le pense M. Pellicer, "Características de las colonias fenicias y el Cerro del Prado", dans M. Pellicer - L. Menanteau - P. Rouillard, "Para una metodología de localización de colonias fenicias en las costas Ibéricas: el Cerro del Prado", *Habis* 8(1977)221.

L'existence probable d'une phase précoloniale de l'expansion phénicienne –sur laquelle H.G. Niemeyer a fort opportunément insisté dans un article récent¹⁹– permettrait d'imaginer que l'occupation de Gadès par les Phéniciens remonte à une période antérieure au VIII^e siècle. Et ceci expliquerait la position excentrique de la ville par rapport aux établissements phéniciens des VIII^e/VII^e siècles. Antérieure à ces derniers et répondant à d'autres besoins, la première installation de Gadès aurait occupé non un endroit propice à la vie d'une petite communauté coloniale, mais un lieu d'où les contacts étaient faciles avec les populations du légendaire Tartessos. Au VIII^e siècle, au contraire, lorsque certains Phéniciens voulurent s'établir définitivement en Espagne²⁰, ils choisirent une région dont la configuration –de petites plaines côtières et des promontoires au pied d'une barrière montagneuse– rappelait leur pays d'origine. La région ainsi choisie avait en outre l'avantage d'être l'une des premières que touchait la route maritime venant de l'est.

Comme le VII^e siècle marque l'essor du commerce phénicien avec le sud de l'Espagne, Gadès, bien loin de souffrir de la concurrence des nouvelles fondations, peut avoir connu à ce moment un regain de vitalité et avoir joué un rôle d'intermédiaire entre les marchés de la région de Huelva et du Guadalquivir et les communautés phéniciennes établies plus à l'est. Vue sous cet angle, sa position paraîtrait beaucoup moins excentrique. Gadès et les établissements de la côte andalouse auraient eu des fonctions complémentaires. Les marchandises produites par ces établissements ou importées par eux auraient pu transiter par Gadès qui, en sens inverse, aurait eu les moyens de contrôler une grande partie de ce qui quittait l'Espagne en direction de l'est. Il n'est pas certain, en effet, que les communications directes, mais difficiles, de la côte andalouse avec l'intérieur aient toujours prévalu sur la voie maritime qui passait nécessairement par Gadès.

La position de Gadès est originale à plus d'un titre. Si les notices des auteurs grecs et latins ne paraissent pas contribuer à notre connaissance de ses origines, la situation géographique de la ville, en marge du territoire de la civilisation tartessienne et relativement éloignée des stations phéniciennes de la côte andalouse, souligne sa singularité. Elle ne semble pas être née du même mouvement que celui qui a suscité la fondation de Toscanos et d'autres sites analogues. Ceux-ci, établis dans une région qui n'est pas sans offrir certaines analogies avec la côte libanaise, ne semblent pas avoir eu une vocation exclusivement commerciale. Ils présentent plutôt l'aspect de petites colonies aux activités diversifiées, le commerce n'étant que l'une d'elles. Gadès, au contraire, semble occuper une position moins favorable à l'établissement d'une société coloniale mais beaucoup mieux disposée pour les relations commerciales avec le sud de la péninsule ibérique. Il est possible que cette situation, à la charnière des domaines "tartessien" et phénicien, lui ait permis de jouer un rôle prééminent parmi les Phéniciens d'Espagne.

19. H.G. Niemeyer, "Anno octogesimo post Troiam captam ... Tyria classis Gadis condidit? Polemische Gedanken zum Gründungsdatum von Gades (Cádiz)", *Hamburger Beiträge zur Archäologie* 8(1981)9-33. Voir aussi S. Moscati, "Precolonizzazione greca e precolonizzazione fenicia", *RSF* 11(1983)1-7 (partic. p. 4-5).

20. La discussion des causes de ces nouvelles implantations nous entraînerait trop loin. Notons cependant les intéressantes suggestions de S. Frankenstein, "The Phoenicians in the Far West. A Function of Neo-Assyrian Imperialism", dans M.T. Larsen, éd., *Power and Propaganda*. Copenhague 1979, pp. 263-94, qui voit dans l'expansion assyrienne un stimulant pour les entreprises commerciales des Phéniciens obligés de satisfaire une demande accrue de matières premières et poussés, pour cette raison, à intensifier leurs relations avec l'Espagne.